

C. Meyer, M. Borch-Jacobsen, J. Cottraux, D. Pleux & J. Van Rillaer (2010)

Le Livre noir de la psychanalyse

Paris: Les Arènes, Nouvelle édition remaniée, 2010, 540 p.

Extrait : pp. 100-104

100

Qui a peur de l'Homme aux loups ? ⁷³

Frank J. Sulloway

Historien des sciences à l'Université Berkeley (Californie).

Un des principaux patients de Freud fut l'Homme aux loups, qui vécut assez longtemps pour fournir des indications précises sur les conséquences à long terme de sa psychanalyse. Freud suivit l'Homme aux loups pendant quatre ans, de 1910 à 1914, et il mena une seconde et brève analyse cinq ans après, afin d'éliminer un reste de « transfert » qui n'avait pas été résolu au cours du premier traitement. Dans les années qui suivirent, l'Homme aux loups, qui s'appelait en réalité Sergius Pankejeff, fut de nouveau analysé à deux reprises par Ruth Mack Brunswick ⁷⁴. Après la Seconde Guerre mondiale et jusqu'à sa mort en 1978, il fut soigné par un certain nombre de psychanalystes. L'Homme aux loups a donc été sporadiquement en analyse pendant plus de soixante ans. À la différence de l'Homme aux rats, il eut la possibilité d'en témoigner.

101

La reconstruction freudienne de l'événement traumatique qui avait prétendument déclenché la névrose obsessionnelle de l'Homme aux loups illustre la nature problématique de l'entreprise psychanalytique. Selon Freud ⁷⁵, le patient surprit ses parents en train d'avoir des relations sexuelles alors qu'il avait un an et demi, ce qui éveilla prématurément sa libido et provoqua chez lui une attitude homosexuelle passive à l'égard des hommes. Freud reconstruisit cet événement traumatique à partir d'un rêve que son patient avait fait à l'âge de quatre ans :

« J'ai rêvé qu'il faisait nuit et que j'étais allongé sur mon lit... Soudain, la fenêtre s'est ouverte d'elle-même, et j'ai été terrifié de voir que des loups blancs étaient assis sur les branches du grand noisetier en face de la fenêtre... Terrorisé à l'idée d'être dévoré par les loups, je criai et me réveillai »⁷⁶.

⁷³ Extrait de « Reassessing Freud's case histories », *ISIS, the Journal of the History of Science Society*, vol. 82 (1991), p. 245-275. Texte traduit de l'américain par Marie-Cécile Politzer.

⁷⁴ R. M. Brunswick, « A supplement to Freud's "History of an Infantile Neurosis" », *International Journal of Psychoanalysis*, vol. 9 (1928), p. 439-476.

⁷⁵ S. Freud, « From the history of an infantile neurosis », *Standard Edition*, vol. 17, Londres, Hogarth Press, p. 3-122.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 29.

L'analyse de ce rêve conduisit Freud à la conclusion que les loups blancs symbolisaient les sous-vêtements blancs des parents et que l'angoisse de castration du rêveur provenait du fait qu'il avait assisté à un « coïtus *a tergo* » répété à trois reprises, « ce qui avait permis à l'Homme aux loups de constater que sa mère n'avait pas de phallus »⁷⁷. Après une analyse de quatre ans brièvement interrompue puis suivie d'un deuxième traitement plus court, Freud déclara son patient guéri. Strachey a dit de ce cas qu'il était « le plus fouillé et sans aucun doute le plus important de tous les cas historiques de Freud »⁷⁸. Il est généralement considéré par les psychanalystes comme un succès thérapeutique considérable ⁷⁹.

Grâce aux efforts d'une journaliste autrichienne, Karin Obholzer, qui parvint à retrouver la trace de l'Homme aux loups à Vienne au début des années 1970, nous avons maintenant accès aux propres impressions de ce dernier sur son analyse avec Freud. Il ressort des entretiens de Karin Obholzer avec l'Homme aux loups que lui-même considérait l'interprétation de son fameux rêve comme « terriblement tirée par les cheveux » et qu'il s'est aussi senti trahi par Freud, qui lui avait promis qu'un jour il se souviendrait vraiment de

102

l'événement traumatique qui l'avait rendu malade. « Toute cette histoire est improbable, remarquait aussi l'Homme aux loups, parce que en Russie les enfants dorment dans la chambre de leur nourrice, et non dans celle de leurs parents »⁸⁰.

L'Homme aux loups indiquait que les « loups » de son fameux rêve n'étaient absolument pas des loups, mais une espèce de chiens ressemblant à des loups – une contradiction curieuse et inexplicée ⁸¹. Les entretiens d'Obholzer avec l'Homme aux loups nous apprennent aussi que celui-ci n'avait en aucune façon été guéri, ni par Freud ni par aucun analyste. Il avait gardé la même personnalité, broyant du noir de manière compulsive, doutant en permanence de lui-même. Il objectait d'ailleurs fermement au mythe analytique de sa « guérison » : « La théorie était, dit-il à Obholzer, que Freud m'avait guéri à cent pour cent... Et c'est pour cette raison que [Muriel] Gardiner m'a encouragé à écrire mes mémoires ⁸². Pour montrer au monde entier comment Freud avait guéri une personne très atteinte... Tout ça, c'est du pipeau »⁸³. L'Homme aux loups, qui approchait alors de ses quatre-vingt-dix ans, concluait plaintivement : « En réalité, toute cette histoire ressemble à une catastrophe. Je suis dans le même état que lorsque je suis venu voir Freud pour la première fois, et Freud n'est plus »⁸⁴. Par la suite, d'autres analystes refusèrent de laisser l'Homme aux loups tranquille. Ils insistèrent pour lui faire suivre une psychanalyse gratuite afin d'examiner l'évolution de son cas, lui donnaient des conseils et des avis qui se contredisaient les uns les autres et l'empêchaient de penser par lui-même. « Les psychanalystes sont un problème, aucun doute là-dessus »⁸⁵, confiait-il à Karin Obholzer.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 37.

⁷⁸ J. Strachey, « Editor's note », *Standard Edition*, 18, Londres, Hogarth Press, 1955, p. 3.

⁷⁹ M. Gardiner, « Research methods in psycho-analysis », *International Journal of Psycho-analysis*, 33, 403-9, 1971, p. VII.

⁸⁰ K. Obholzer, *The Wolf-Man Sixty Years Later*, tr. M. Shaw, Londres, Routledge et P. Kegan, 1982, p. 36.

⁸¹ P. Mahony, *Cries of the Wolf Man*, Intl. University Pr. Inc., 1984, p. 139.

⁸² M. Gardiner, dir., *The Wolf Man : By the Wolf Man*, New York, Basic Books, 1971.

⁸³ K. Obholzer, *op. cit.*, p. 113.

⁸⁴ K. Obholzer, *op. cit.*, p. 172.

⁸⁵ K. Obholzer, *op. cit.*, p. 137.

Enfin, Karin Obholzer rapporte que le directeur des Archives Freud, Kurt Eissler, envoyait régulièrement de l'argent à l'Homme aux loups pour l'aider à payer une amie et ancienne maîtresse qui le saignait à blanc. Lorsque l'Homme aux loups émit le souhait d'émigrer en Amérique pour fuir cette situation coûteuse et déplaisante, sa requête fut découragée de façon répétée, apparemment parce que le mouvement psychanalytique préférait lui procurer un soutien financier à Vienne, où il vivait dans l'anonymat, plutôt que de courir le risque que ce patient célèbre — et hautement névrosé — de Freud soit découvert en Amérique. (Imaginez-le en train de « tout déballer » sur le plateau d'une des grandes chaînes de télévision américaines !) Eissler et d'autres analystes déployèrent également des efforts soutenus pour dissuader l'Homme aux loups de s'entretenir avec Karin Obholzer, dont les efforts n'aboutirent que grâce à son extraordinaire persévérance et à la promesse qu'elle fit à son informateur, qui avait peur, de ne publier leurs entretiens qu'après sa mort. Ces entretiens constituent, si l'on peut dire, l'ultime protestation de l'Homme aux loups envers les fausses promesses et les déceptions de la psychanalyse. « Au lieu de m'avoir fait du bien, les psychanalystes m'ont fait du mal », confiait-il à Karin Obholzer, avant d'ajouter d'une voix plaintive : « Tout ceci est confidentiel »⁸⁶. Bref, on est en droit de se demander si ce fameux cas était, comme on l'a prétendu, un succès thérapeutique et une preuve des brillants pouvoirs analytiques de Freud. Soustrait aux reconstructions douteuses rendues possibles par l'anonymat du patient et la censure entretenue autour de lui, le cas semble au contraire avoir été reconnu tacitement comme un motif d'embarras dont la vraie nature devait être masquée grâce aux manœuvres et aux ressources financières des Archives Freud.

Que l'Homme aux loups, Anna O. et bien d'autres patients célèbres de l'histoire de la psychanalyse n'aient pas été guéris ne constitue pas en soi une réfutation à proprement parler des théories et des prétentions cliniques de Freud. Ces cas peuvent avoir été des échecs ou des réussites partielles sans que cela remette ipso facto en cause la validité des théories de Freud. Mais, depuis les années 1930, la recherche a montré de façon répétée que les patients en analyse ne guérissent pas mieux que ceux qui suivent des centaines d'autres formes de psychothérapie. Or Freud a maintenu, au contraire, que la psychanalyse était la seule forme de psychothérapie capable d'offrir des guérisons réelles et permanentes —

toutes les autres réussites thérapeutiques étant dues à la suggestion⁸⁷. Comme l'a montré Eysenck⁸⁸, l'échec de la psychanalyse à atteindre le taux de guérisons supérieur qu'elle s'était fixé devrait être considéré comme une preuve manifeste de son échec théorique. Freud semble avoir été sensible à cette question. En 1906, il écrivait à Jung : « Je ne devrais même pas dire que tous les cas d'hystérie peuvent être guéris par la psychanalyse ». Il ajoutait : « On ne peut rien expliquer à un public hostile ; par conséquent, j'ai gardé par-devers moi certains éléments qui pourraient être dits au sujet des limites de la thérapie et de son fonctionnement »⁸⁹. Or ces « éléments » passés sous silence, Freud le savait très bien, étaient déterminants pour n'importe quel débat honnête sur la validité théorique de la psychanalyse.

⁸⁶ K. Obholzer, *op. cit.*, p. 112.

⁸⁷ S. Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse, Œuvres complètes*, Paris, P.U.F., 2000, p. 465-480.

⁸⁸ H. Eysenck, *Decline and Fall of the Freudian Empire*, New York, Viking Penguin, 1985, p. 44, tr. *Déclin et chute de l'empire freudien*, Paris, F.-X. de Guibert, 1994

⁸⁹ W. McGuire, ed., *The Freud/Jung Letters*, tr. R. Manheim et R.F.C. Hull, Bollingen Series XCIV, Princeton, Princeton University Press, 1974, p. 12.